

VIVRE D'ABORD



UN RAVISSANT TABLEAU REALISE AU SPARTA-CLUB

(PHOTO HERVE)

B I M E S T R I E L

XXVII° ANNÉE - SÉRIE 3 - N° 35/366

1953

REVUE RESERVEE AUX GYMNOSOPHES • INTERDICTION DE L'EXPOSER ET DE LA VENDRE AUX MINEURS

CIVILISATION

ET PROGRÈS

PAR KIENNÉ DE MONGEOT

Dans un numéro du « Figaro », M. Georges Duhamel, de l'Académie française, parle de la CIVILISATION ATLANTIQUE et de la CIVILISATION CHRETIENNE. Tel est, d'ailleurs, le titre de son article.

L'auteur, pertinemment, cite le R.P. Dufay qui a écrit « L'ETOILE CONTRE LA CROIX ». Ce dernier redoute, il n'a pas tort, *le triomphe universel du matérialisme dialectique*.

Je n'ai malheureusement pu me procurer l'ouvrage du R.P. Dufay, actuellement épuisé, mais à la lecture de l'article de M. Georges Duhamel, je suppose que le danger véritable de voir sombrer la civilisation chrétienne réside dans le développement de la civilisation matérialiste russe. C'est ce que pense le signataire de l'article en question qui écrit : « Ce qui est en jeu, ce n'est pas seulement la survie et la prospérité de l'Eglise catholique romaine, ce n'est même pas l'existence de la chrétienté, c'est ce que je dois appeler la civilisation chrétienne. » Et, plus loin, « C'est très exactement, cette civilisation qu'il s'agit de sauver, en dépit de ses erreurs et de ses crimes. Et si je songe à son salut, c'est qu'elle est expressément visée et menacée. »

Que cette civilisation soit expressément, consciemment et volontairement menacée par la civilisation russe, nul n'en doute ; elle ne l'est pas moins, et tout aussi dangereusement, quoique inconsciemment, par la civilisation chrétienne occidentale.

Il est étrange que de grands esprits semblent ne point se rendre compte de la transformation fondamentale que le progrès amène dans la civilisation, dans la nôtre, occidentale et chrétienne, et des transformations que ce même progrès apporte dans la manière de penser et d'agir de nos contemporains, quelquefois même dans leur organisation physiologique. Cela est d'autant plus surprenant lorsqu'il s'agit d'un grand penseur, médecin de surcroît !

La civilisation russe ? Qu'est-ce au juste ? Tout simplement la concentration de la nôtre qui s'achemine, je ne dirai pas lentement, mais bien rapidement et irrémédiablement vers celle qu'elle redoute tant et avec laquelle elle ne tardera pas bientôt à se confondre.

Un mort, d'avant 1914, ressuscitant, penserait certainement que la France vit en 1952 sous une sorte de régime communiste.

En Amérique du Nord, les lois sociales diffèrent de celles qui règnent en U.R.S.S. ; il y vit un esprit chrétien, si l'on peut dire, mais l'idéal matérialiste y est le même, comme y est le même l'appétit de progrès.

C'est un grand tort de comparer la révolution russe à la nôtre. En 1917, le monde était en pleine évolution, en plein progrès ; la nation russe était en retard de quelques siècles, d'emblée elle se réforma socialement et matériellement, tentant de se mettre au niveau de l'Europe et de l'Amérique. Son idéal était et est resté purement matérialiste. C'est par le développement du progrès qu'elle entend faire le bonheur de ses peuples, de tous les peuples. Certes, nous conservons, peut-être plus par habitude que par conviction profonde, notre idéal chrétien (combien y a-t-il de véritables chrétiens ?) ; il n'en reste pas moins indubitable que, comme les Russes, nous demandons bien plus à la science qu'aux forces divines (qu'à Dieu), et que notre organisation sociale réside essentiellement, ou presque, dans le matérialisme. Combien d'individus reçoivent véritablement une éducation spiritualiste ? Combien font en sorte d'élever leur esprit ?

Les efforts individuels et sociaux, le progrès qui en découle nous mènent au robotisme ; chaque jour nous perdons un peu plus de libertés tandis que notre personnalité s'étiole.

Ce progrès, si intimement lié au grave péché d'orgueil, cache l'homme à l'homme ; il lui fait croire à sa toute-puissance et lui fait oublier celle qui domine l'univers.

Or l'orgueil tue incontestablement la foi. Il éloigne non seulement l'homme de Dieu (ou des forces naturelles dont dépend son existence et son équilibre physique et spirituel) ; mais l'homme de lui-même, ce qui, pour un chrétien, est la même chose.

Il y a seulement cinquante ans, les marins d'un navire en perdition faisaient appel, en une fervente prière, à la miséricorde divine, à la Providence ; de nos jours ils commencent par lancer à l'aide de la radio un S.O.S. La foi en le progrès passe d'abord ; celle que l'on peut avoir en Dieu, ensuite.

Cependant, quoi que puisse faire l'homme, il ne pourra jamais sortir de son humaine condition. Quand il en sort c'est pour son malheur.

Impossible d'arrêter le progrès, direz-vous. Sans doute ; il n'est peut-être pas impossible de l'orienter différemment : vers et sur l'homme. Pour y parvenir, il faut redonner à celui-ci, la foi en lui-même, se faisant en Dieu qui s'est fait homme pour venir au secours de l'humanité.

Comme Dieu, il est grand temps que nous nous fassions homme.

M. Georges Duhamel signale justement que les « agnostiques non touchés par la métaphysique religieuse, s'efforcent de se comporter conformément à la morale chrétienne. » C'est sûr. Cela parce que la morale chrétienne repose essentiellement sur les grandes lois universelles qui régissent l'univers, en conséquence l'homme et son organisation physique et mentale.

Et c'est pourquoi nous ne comprenons pas, ici, la hargne avec laquelle nous poursuivent les moralistes chrétiens, car en recommandant à nos adeptes de vivre conformément aux lois naturelles, nous ne faisons, en somme, que de leur conseiller de vivre en bons chrétiens.



Qu'est-ce qu'un gymnosophe ? C'est tout simplement un homme qui pense — et qui agit pour que ses pensées se réalisent — que la personnalité humaine est sacrée, que rien ne compte qui ne contribue efficacement à son amélioration totale, à son élévation spirituelle.

Quand, en Orient et en Occident, les hommes admettront que tel doit être le but suprême de la civilisation, alors chrétiens et agnostiques, communistes et anticommunistes seront près de se comprendre, peut-être même de s'aimer.

Tous les hommes se ressemblent. Ils ont tous les mêmes besoins vitaux, les mêmes désirs et les mêmes aspirations dans le domaine de leur propre nature, ce, lorsqu'ils maîtrisent leur orgueil et leur égoïsme.

Ce n'est point dans les laboratoires qu'on leur enseigne cette maîtrise, mais bien plutôt sur les stades gymniques au milieu de la nature et loin de tout progrès artificiel et matériel.



Les Romaines et les Grecques qui se montraient nues en public étalent épillées. Cette pratique est très répandue maintenant en Amérique.

(Professeur Géo Beltrami.)





(Photo "Vivre")



(Photo Colin R. Clark. A.R.P.S.-F.R.S.A.)



(Photo Horst Greschik)

Un club gymnosophique en Polynésie

ON n'y pratique pas encore la nudité intégrale. Le slip y est obligatoire. Cependant le mode d'existence ressemble beaucoup à celui que nous préconisons à «Vivre»: on n'y tient pas compte des classes sociales, de la personnalité des adhérents; on tâche, au contraire, de leur faire oublier leurs qualités sociales de civilisés. On y vit sans contrainte, librement, ce qui, de nos jours, est une formule efficace de rééquilibrage, même de revitalisation. C'est en réalité l'esprit qui règne au **Sparta-Club** qui, quoique étant le plus beau, organisé dans un château, reçoit des membres de l'aristocratie mondaine vivant en excellente et amicale intelligence avec des représentants de l'aristocratie prolétarienne. De toutes, sa cotisation est la moins chère si l'on tient compte des multiples avantages qu'il offre.

Ecoles mixtes aux U.S.A.

LE Père A. Leonard, S.J., déclare : « Aux Etats-Unis d'Amérique, la majorité des écoles est mixte. Les écoles catholiques — qui seules retiendront notre attention — acceptèrent d'abord cette formule sous la pression des circonstances et comme un moindre mal. Aujourd'hui, beaucoup d'éducateurs catholiques s'en déclarent partisans et ne semblent pas désirer un changement.

.....

« Les Américains admettent des relations fort libres et fort simples entre garçons et filles. Les catholiques, s'ils déplorent les excès du « dating system » (rendez-vous), ne participent pas moins à la mentalité générale.

.....

« Mais habitués à côtoyer les jeunes filles, depuis le jardin d'enfants, les jeunes gens américains savent user, à leur égard, de manières amicales et simples, sans attitudes sentimentales.

« Il suffira d'indiquer sommairement les arguments des éducateurs américains en faveur de la coéducation.

« Le système a contribué à supprimer toute amitié tendre entre les garçons. L'exutoire de l'amitié féminine est d'ailleurs secondé par l'absence de curiosité malsaine. (Quand ils sont entre eux, au vestiaire ou à la piscine, les Américains ne se vêtent que d'une pudique candeur.)

.....

« Devant une décadence des mœurs, les éducateurs américains ont pris leurs responsabilités et savent remarquablement former et armer leurs élèves **pour la vie**. Leur franchise scandaliserait les habitants du vieux continent !

« La nature est faible sous tous les climats. »

Les échecs de la coéducation des écoles **catholiques** américaines sont rares et s'échelonnent tout au long de l'année. Leur nombre ne semble pas dépasser celui des échecs qu'enregistrent, pendant les vacances, les élèves de nos collèges catholiques.

Le nu à l'honneur

TOUT simplement à la galerie Charpentier, en plein cœur de Paris, à deux pas de l'Élysée!

Y aurait-il quelque chose de changé dans l'esprit de nos contemporains?

Le nu intégral serait-il réhabilité? Du moins dans les arts?

C'est un fait. Peut-être y sommes-nous pour quelques chose, notre propagande en sa faveur ayant été inlassable depuis vingt-six ans.

La toison féminine, si nous en croyons ce que tout Paris et le Tout-Paris à pu contempler, ne serait plus un objet de scandale puisqu'elle est très nettement indiquée dans de nombreuses œuvres exposées. Ce qui fait écrire à Marcel Bondy: « Chez Gromaire, par exemple, qui lui donne l'apparence d'un tablier de franc-maçon, et chez Goerg, surtout, où elle affecte la forme d'un harpon de pêche à la baleine. »

Mais alors, pourquoi ne pas admettre la reproduction photographique du nu intégral? Pourquoi considérer la nudité vivante comme étant immorale?

Pourquoi admettre le nu dans l'Art, non point dans la Nature?

La Santé doit avoir la primauté sur l'Art, d'autant que grâce à elle ses manifestations seront saines, en conséquence capables d'élever véritablement l'esprit humain.



LE COMPORTEMENT SEXUEL

par PHILIPPE SAUCOURT

L'instinct sexuel, dont le but unique est la perpétuation de l'espèce, le dispute en puissance à celui de la conservation de la vie ; il arrive quelquefois que des animaux, et même des humains, pour satisfaire aux désirs impérieux du premier font abnégation de leur existence.

L'instinct sexuel est le maître absolu de tous les êtres. Il les soumet impérativement à sa loi et c'est ainsi qu'on le retrouve dans presque toutes les actions humaines. S'il passe souvent inaperçu, c'est que ses manifestations ne sont pas toujours spécifiquement sensuelles. Le saint est celui qui a su — et pu — sublimer cet instinct ; le canaliser vers son idéal mystique. Il en va fréquemment de même chez l'artiste, le penseur et le savant ; chez tous ceux qui ont besoin de concentrer toute la puissance qui est en eux au bénéfice d'une œuvre.

Biologiquement, la sexualité de l'être humain et celle de l'animal sont les mêmes.

Le civilisé reste un animal humain. Sa vie physique l'oblige à faire jouer ses muscles chaque jour pour, par l'exercice, éliminer les toxines qui encombrant son organisme. Pour se maintenir en parfaite santé, *ses recettes alimentaires* doivent correspondre judicieusement à *ses dépenses physiologiques*. Le bon équilibre de toutes ses fonctions sont incontestablement tributaires de cette organisation logique et naturelle.

Or, l'homme civilisé ne vit pas ainsi. La civilisation, la morale et l'orgueil ont donné la primauté au cerveau dont, cependant, le bon équilibre dépend de la santé du corps.

Ayant rompu inconsidérément l'équilibre physiologique, l'homme psychologiquement est un anormal. Comment, sachant cela, s'étonner de trouver dans son comportement, non seulement sexuel, mais dans tous les domaines de son activité, de multiples anomalies ?

Le civilisé du XX^e siècle est un demi-fou. Il n'est pour en avoir la démonstration et la conviction que de constater qu'il a perdu jusqu'à l'instinct de conservation puisque son intelligence, sa raison et sa volonté ne parviennent point à mettre la guerre hors la loi !

L'éminent professeur américain Kinsey affirme que la fonction sexuelle est aussi importante et naturelle que celle de la nutrition. Cette déclaration est une lapalissade. Il ajoute, avec raison, que les « tabous » jetés sur cette fonction ont empêché d'en avoir une connaissance scientifique, psychologique, certainement ; physiologiquement nous en connaissons le fonctionnement aussi bien que celui de la fonction nutritive.

A l'aide d'enquêtes, le savant sexologue cherche à mieux connaître le comportement sexuel de l'homme et de la femme. *Ce comportement est anormal et il est normal qu'il soit ainsi puisque nous vivons anormalement ; que nous enfreignons, de notre naissance à notre mort, les lois naturelles qui régissent notre organisme.*

L'animal, celui qui vit à l'état sauvage, obéit à la loi générale de la reproduction de l'espèce. Rien n'intervient chez lui entre son désir et sa satisfaction. Il vit naturellement. Il est équilibré. Il n'en va plus de même chez l'animal domestique qui, en menant la vie de l'homme, acquiert aussi des perversions non seulement dans le domaine de la sexualité mais aussi dans tous les autres.

Chez l'homme, comme chez ses frères inférieurs, l'instinct sexuel, au sens purement physiologique, se réduit à un automatisme organique très simple ; mais chez le civilisé son intelligence et sa psychologie compliquée interviennent. Plus rien n'est simple pour lui ; il recherche les mets qui flattent son palais, boit de l'alcool, fume etc., sans se soucier si cela est contraire à sa santé physique et mentale. Pourquoi serait-il



resté simple dans l'accomplissement de son désir sexuel ? Si la déplétion apaise son besoin génésique organique, elle ne satisfait pas complètement ses désirs psychologiques de sensualité qui sont nombreux et variés selon la puissance de son imagination érotique.

Pour ces raisons, l'être humain n'est plus seulement sexuel : il est aussi sensuel. Si, pour se nourrir il recherche ce qui augmente son appétit, ce qui flatte le plus son palais ; il s'organise aussi afin de retirer de l'acte sexuel de nombreuses et intenses satisfactions. Il n'agit plus alors en tant que simple animal humain, de représentant d'une espèce qui doit se perpétuer, mais bien en qualité de *civilisé* qui fait intervenir son intelligence, son imagination et sa volonté pour satisfaire tous ses besoins normaux et aussi tous ses besoins acquis.

Il existe des anomalies sexuelles congénitales qu'il est facile de découvrir et de classer, mais qu'il n'est pas aisé de guérir. Puis il y a, physiologiquement, non pas tellement des anomalies que des sensibilités sexuelles particulières à chaque individu ; les zones érogènes du corps étant nombreuses. Il y a aussi des manies sexuelles. Elles sont innombrables !

Les véritables anomalies et aberrations sexuelles naissent de notre imagination qui se développe dans le sens érotique par la continence anormale dans laquelle on tient des êtres tenaillés, souvent douloureusement, par le désir d'accomplir un acte normal commandé par la nature ; par la masturbation à laquelle les livre généralement cette continence imposée, par le refoulement, par le vêtement, véritable aphrodisiaque ; par les lectures et les spectacles : par tout ce qui exaspère notre instinct sexuel sans lui donner de satisfaction normale.

La richesse de notre alimentation, notre manque de dépense

musculaire augmentent nos désirs sexuels et les perturbent incontestablement.

Rechercher le comportement sexuel de l'homme et de la femme comme le fait le professeur Kinsey ? A quoi bon ! Nous le connaissons ce comportement. Il varie à l'infini. Il n'a pas de borne, comme notre imagination.

Enfin, s'il y a le comportement sexuel anormal placé au-dessus du simple acte de reproduction, il y en a un autre, non moins anormal placé en-dessous et dont ne semble point se soucier Kinsey. En tout cas, celui-ci n'obtiendra pas de confession de ceux qui en souffrent car ceux-là sont des sexuels qui s'ignorent. Nous voulons parler des chastes, des continents, des refoulés ; de tous ceux dont l'instinct sexuel se manifeste d'une manière très spéciale. Des vieilles filles méchantes, médisantes, haineuses qui envoient des lettres anonymes, qui parfois commettent des crimes comme ces deux servantes qui, il y a quelques années, étouffèrent avec leurs serviettes hygiéniques leur maîtresse ; de chastes Robespierre envoyant avec aisance

de multiples victimes à la guillotine ; des continents comme Hitler qui ont perdu toute sensibilité humaine. Les exemples de cet ordre sont innombrables que nous pourrions citer. Il serait utile que la sexologie s'intéressât à eux car parmi ces sexuels *passifs* elle découvrirait certainement plus de criminels, plus d'êtres antisociaux que parmi les autres que nous appellerons *actifs* et qui trouvent dans leur activité érotique une sorte de soupape de sûreté.

En résumé, ce qui est particulièrement utile pour un sexologue, c'est, connaissant le comportement sexuel anormal d'un individu, d'en rechercher les causes pour tenter de les faire disparaître. Nous croyons, dans cet article, les avoir fait connaître, non pas en détail, mais dans leur ensemble.

Si les humains veulent avoir une sexualité normale, naturelle, il leur faut changer leur mode d'existence ; admettre la vérité et revenir au bon sens ; respecter les lois immuables et impérieuses de la nature qui, malgré le progrès, restera toujours notre maîtresse absolue.



LE NU DANS SA GLOIRE

par MAURICE COTTAZ

Nous sommes, dans cette revue, mieux placés que quiconque pour savoir que les comportements les plus naturels ont été si gravement altérés par les artifices de la « civilisation » qu'il faut, pour tenter de les restaurer, accomplir des efforts qui prennent un caractère révolutionnaire, voire même, selon certains, scandaleux.

Contrairement à ce qu'affirme légèrement la sagesse des nations, le naturel, quand il a été chassé, ne revient pas au galop. Il risque même, si on ne s'avise des désordres que peut engendrer son départ, de ne jamais revenir.

C'est ainsi que dans les arts, le goût de la beauté plastique tel que l'entendaient les Anciens, c'est-à-dire dans sa rigueur, dépouillé de tout équivoque se perdit au cours des siècles et que pour le rétablir il ne fallut rien moins qu'une révolution, non seulement une révolution artistique, mais une révolution politique, celle-ci ayant engendré l'autre.

Nous oublions trop communément aujourd'hui que les nus marmoréens qui enorgueillissent nos musées et qui provoquèrent une véritable renaissance du goût demeurèrent longtemps inertes dans l'esprit de ceux qui les pouvaient contempler. Or, l'œuvre d'art ne vit pas par sa seule présence. Si elle ne se réfléchit dans l'homme, la matière dans laquelle l'artiste l'a taillée, fondue, gravée ou peinte ne peut s'éveiller à l'esprit. C'est ainsi que, sans être détruites, des œuvres connurent une mort véritable car elles étaient devenues inintelligibles; le verbe ne les faisait plus chair. Les anciens Egyptiens avaient bien compris la nécessité de ce mouvement puisqu'ils désignaient certaines de leurs représentations rituelles par cette formule : « Ce qui s'anime à la voix. »

C'est qu'en effet, l'œuvre n'est pas terminée quand l'artiste lui a donné sa perfection formelle. Tout au contraire la vie va commencer pour elle. Mais il appartient au spectateur, seul, de maintenir cette vie ou de l'abolir. Dès qu'il ne comprend plus l'œuvre celle-ci disparaît aussi sûrement que si la ruine l'avait atteinte. L'œuvre d'art est une création continue.

* * *

A la fin du XVIII^e siècle l'art antique, qu'on aurait pu supposer inaltérable dans sa pureté, était déjà mort deux fois. Le christianisme puis les invasions « barbares » lui avaient porté un coup fatal. Les corps merveilleux des dieux, des déesses et des héros étaient ensevelis dans les fondations des basiliques. La Renaissance les tira de l'obscurité et les rendit non seulement à la lumière du soleil mais aussi — ce qui était non moins capital — à la lumière de l'esprit.

Mais cette renaissance s'accomplissait en un temps où les vertus morales n'atteignaient pas — c'est le moins qu'on puisse dire — la perfection plastique des œuvres anciennes ressuscitées. L'enseignement des anciens n'était qu'imparfaitement entendu. S'il inspirait les sculpteurs et les peintres ceux-ci ne retenaient de cette leçon que les formes. Sous le pinceau voluptueux d'un Corrège, les déesses descendaient de l'empyrée et semblaient se prêter complaisamment aux entreprises des hommes. Ces derniers n'allaient pas tarder à l'emporter et à soumettre de plus en plus résolument leurs augustes partenaires à des exigences profanes.

Des divinités aux flancs souples et aux gorges miraculeuses du Cinquecento aux nymphes faciles d'un Boucher il n'y avait que le passage d'une salle de palais romain ou florentin aux boudoirs des libertins. Le minuscule croissant qui ornait le front de la chasseresse ne suffisait pas à lui conférer le titre de déesse. Ses petits seins nus n'étaient plus ceux qui se baignaient dans l'eau pure des sources ou que le vent frappait dans une course légère. S'ils devaient s'émouvoir ce ne pouvait être que sous la caresse d'un « Bien-aimé ». Ces divinités-là n'étaient plus nues : elles étaient dévêtues. Leurs ancêtres étaient chastes; celles-ci étaient impudiques.

Si elles nous paraissent aujourd'hui dépouillées de ce caractère blâmable, c'est que, dans les musées, le temps a accompli son œuvre.

Comme de simples mortelles, l'âge les a assagies. Il en fut ainsi de l'œuvre de Racine dont la passion qui alarmait au XVII^e siècle les pieux éducateurs est aujourd'hui si peu perceptible que les plus ardentes tragédies du grand auteur sont passées au programme des écoles. Ce qui est classique, disait un critique malicieux, c'est ce qui s'enseigne dans les classes.

* * *

Cependant dès la seconde moitié du XVIII^e siècle, ce traitement par trop désinvolte de l'antiquité, avait suscité une réaction salutaire. S'il était, avec l'olympé, des accommodements, ceux-ci ne pouvaient satisfaire certains esprits exigeants; ils s'efforcèrent donc de restituer, à l'usage de leurs contemporains abusés, l'image d'un passé qui ne se distinguait plus sous l'apport des siècles. Le lac limpide dans lequel se baignait Diane s'était envasé et les Actéons qui guettaient sur ses rives s'y étaient multipliés. Il convenait d'assainir l'un et de chasser les autres. ces chasseurs impénitents dont les ramures qui les embarrassaient, au front, ne tempéraient pas les intempestives audaces.

* * *

Ce fut le mérite de Winckelmann d'avoir entrepris cette tâche. Ce Brandebourgeois laborieux était originaire de Stendhal, petite ville qui ne fut pas illustrée par la naissance de l'éminent archéologue, mais par le choix que fit de son nom, pour pseudonyme, le Grenoblois Henri Beyle. Winckelmann s'appliqua sans fléchir à restaurer dans sa pureté originelle, le goût antique. Son « Histoire de l'Art chez les Anciens » fut une révélation qui vint jeter la panique dans le troupeau des divinités de comédie et des nymphes sensibles dont l'épiderme se teintait selon l'étendue des émotions. Son œuvre réformatrice fut poursuivie, en France, par Quatremère de Quincy qui affirma que le salut des arts ne pouvait être dû qu'au retour à l'antiquité.

Louis David avait une trentaine d'années quand il se convertit à cette doctrine. Rejetant l'enseignement de Boucher il écarta résolument de ses œuvres nouvelles les panaches tumultueux et les manteaux de couleurs tendres que des vents contraires drapaient savamment sur les cuirasses à lambrequins. Les allégoristes victimes à fossettes qui se soumettaient trop aisément aux arrêts de dieux frivoles en tournant vers le spectateur un regard chaviré furent impitoyablement achevées. Les zéphirs dodus qui les assistaient prirent enfin leur vol vers les cintres céruleus d'où ils étaient descendus. Le Proscénium fut livré aux héros grecs et latins.

Cependant on ne saurait comprendre le caractère de cette renaissance si on isolait l'œuvre de David et de ses disciples du temps où elle fut accomplie. La République venait de naître non sur les marches mais sur les débris d'un trône. Ses fondateurs s'inspiraient — ou croyaient s'inspirer — des républiques antiques dont ils rêvaient de restaurer les vertus. L'École de Mars était substituée à l'École militaire; les sectionnaires s'armaient de piques.

Les armées de la République dépouillaient l'Italie de ses marbres les plus précieux. Les artistes français se trouvèrent soudain devant des œuvres qu'ils ne connaissaient le plus souvent que par des répliques ou des gravures plus ou moins fidèles. C'est à cette sculpture que les peintres vont, avec David, subordonner leurs travaux. Les couleurs séduisantes et la pratique du clair-obscur sont abandonnées au bénéfice de la rigueur des formes. Les accessoires sont remis au magasin. L'austérité républicaine s'affirme plus sûrement peut-être dans les compositions historiques des peintres que dans les salons, les bureaux et les camps...

C'est en 1799 que David vernit ses « Sabines »; elles se jettent entre des guerriers qui ne connaissent pour vêtement que les sandales et dont les attitudes et les attributs militaires viennent seuls, mais opportunément, dérober à la vue les attributs virils.

Dans les ateliers le nu constituait la base de l'enseignement; il était étudié avec zèle. David poussait les scrupules jusqu'à dessiner nus les personnages que son pinceau sévère devait ensuite revêtir des tenues civiles ou militaires de son temps.

Il est singulier de constater que l'influence de la sculpture des anciens s'exerça d'abord sur la peinture. Mais l'Italien Canova appliqua à la statuaire ce mouvement de renaissance. Sa renommée fut alors considérable. Ses contemporains le tinrent pour l'égal des plus grands artistes de l'Antiquité. Le « Napoléon » qu'il tailla dans le marbre nous apparaît dépouillé non seulement de la pourpre mais de tout vêtement, sans que sa majesté en soit affectée.

Pauline Borghèse se fit représenter dans une tenue à peine moins sommaire. Pour que la propre sœur de l'empereur eut ainsi consenti à poser dans cet appareil il fallait que la défaite des préjugés fut alors accomplie. Pauline semblait d'ailleurs convaincue de l'innocence de cette pratique. Quelqu'un de ses familiers lui ayant demandé si elle n'avait pas été gênée lors des séances de pose devant l'illustre sculpteur, elle répondit ingénument: « Oh! non, l'atelier était chauffé. »

Le nu avait enfin conquis droit de cité; il n'offensait plus les regards. C'est en parfaite sérénité que, dans le défilé des Thermopyles, le « Léonidas » de David, entièrement nu, retient ses guerriers, non moins nus que lui, à

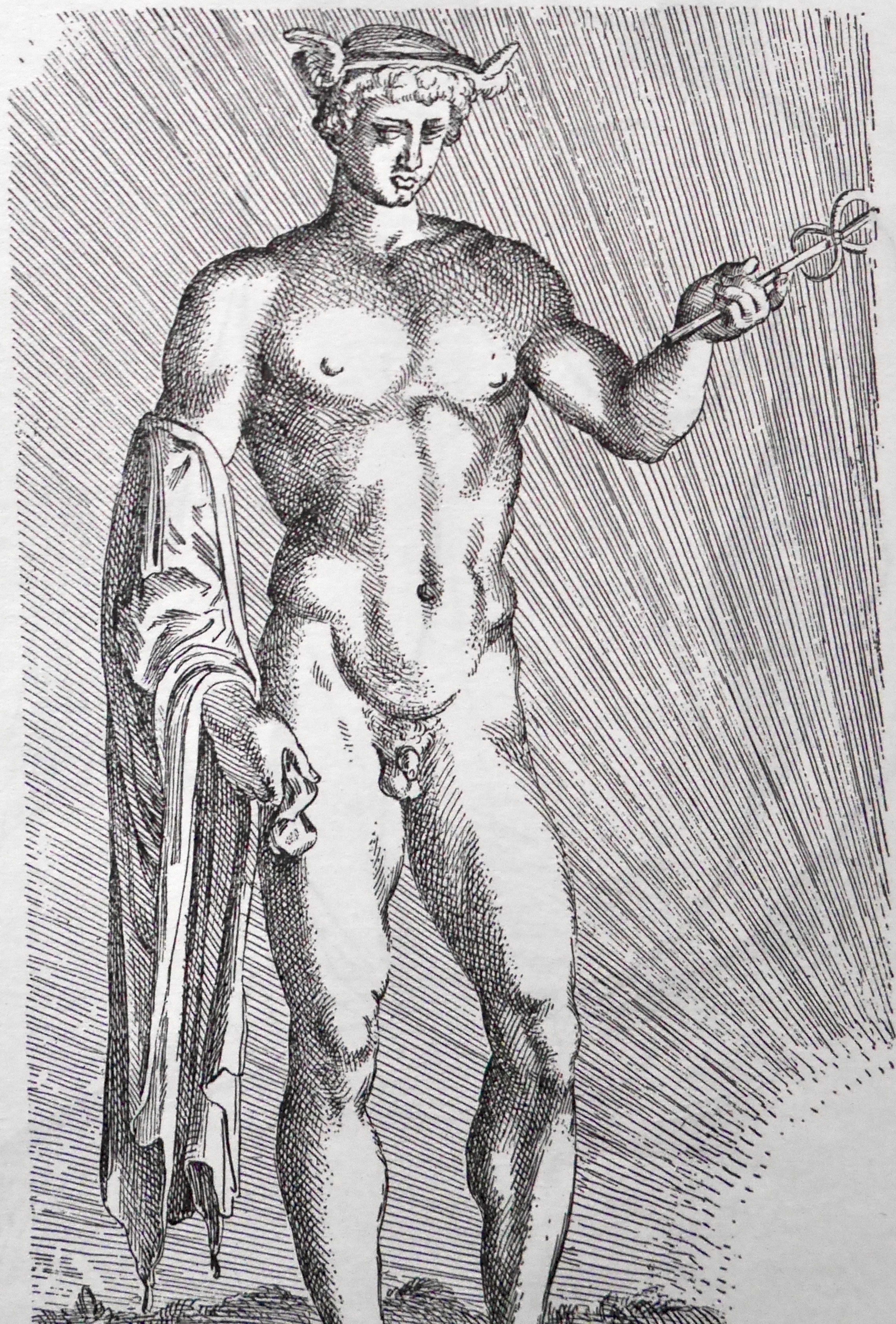
souper le soir chez Pluton. La mort elle-même n'apparaissait plus sous l'aspect macabre que le christianisme lui avait attribué. Cette fin de l'homme c'était encore l'homme qui l'exaltait et en tirait une beauté et une noblesse nouvelle.

* * *

Quelques années avaient donc suffi pour accomplir une révolution non seulement esthétique mais morale dont les effets allaient se poursuivre. Le nu, régénéré, s'imposait dans sa chasteté antique. De l'exil où la chute du dernier César l'avait contraint, le vieux David écrivait, en 1820, à Gros qui avait trop généreusement sacrifié à la représentation des exploits contemporains : « Vous n'avez pas encore fait ce qu'on appelle un tableau d'histoire... vite, vite, mon ami, feuillotez votre Plutarque. »

Les gouvernements de la Restauration, si vigilants quant à la censure des mœurs et si prompts à effacer l'œuvre qui avait été accomplie avant eux ne pourront abolir les effets de cette révolution des arts. La réforme du goût était si évidente que plus tard, les protestations des prudes ne concernaient plus les nus mais certaines représentations dont les héros, fort convenablement vêtus, péchaient cependant à l'enfourchure par un excès de naturel. C'est ainsi que la statue de bronze du général Bertrand, élevée sur une place de Châteauroux, fut condamnée à un exil moins glorieux que celui auquel avait souscrit son modèle. Trop flatté par son sculpteur, le général fut victime de cette « culotte de peau » dont le nom seul avait exprimé le discrédit dans lequel était tombé les soldats de l'épopée.

Mais, à l'arc de triomphe qui s'élève, grandiose, sur la place de l'Etoile, le jeune guerrier de Rude s'avance, résolu dans sa nudité, tandis qu'aux écoinçons du monument, des figures allégoriques, non moins nues, sonnent les trompettes de la Renommée...



AUTRE TEMPS...

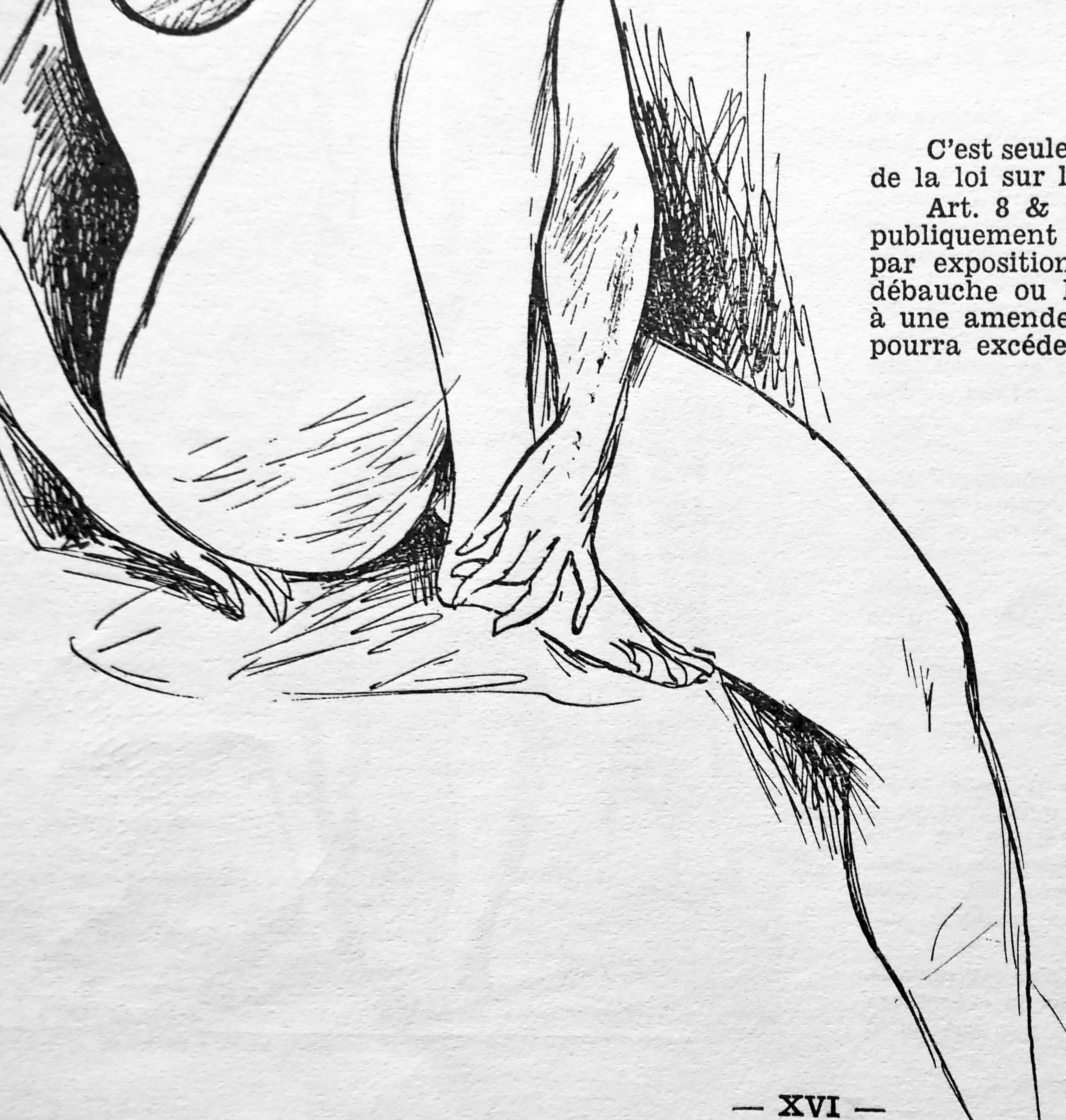
...AUTRES MŒURS

L'article 330 du Code pénal qui punit l'outrage public à la pudeur (1) n'existait pas au XVIII^e siècle. Les dames du plus grand monde, les seigneurs les plus hauts en dignité, se soulaient en pleine rue. Il est bien certain que si on ne punissait pas les actes considérés comme délictueux, certaines exhibitions du corps humain par exemple, on ne devait pas se montrer bien rigoureux pour l'auteur d'un cri, d'un écrit, d'un discours qui à nos yeux, serait obscène. (M. Alb. Eyquem, docteur en droit, lauréat de l'Institut, vice-président du Tribunal de Bordeaux : *De la Répression des outrages à la morale publique ou de la Pornographie*. Paris 1905.)

On ne saurait dire d'une manière plus innocente que l'obscénité n'existe que dans le cerveau des pudibonds. Comment ! en des siècles essentiellement religieux, en des siècles de fanatisme et d'intolérance où le simple doute, en matière de dogme, équivalait à une condamnation à mort, des auteurs comme Boccace, comme Bandello, comme l'Arétin, comme Rabelais furent honorés de la protection de princes, de rois et de papes ; comment ! aux XVII^e et XVIII^e siècles, les lumières du christianisme, telles que Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, Fléchier, Pascal, permettaient que les « dames du plus grand monde, et les seigneurs les plus hauts en dignité » se satisfissent en pleine rue et se fissent les émules de Gavroche lequel, sans y voir malice, « montrait son c.. à tous les passants » et vous viendriez, vous, législateurs infirmes, moralistes sans tradition, décréter l'obscène et le condamner. Au nom de quoi ? Au nom de la science ? Elle se rit de vous. Au nom de la religion ? Ni dans les textes sacrés, ni chez les pères de l'Eglise, ni chez les princes du christianisme que je viens de citer, vous ne trouverez la justification de la loi scélérate de 1882, au nom de laquelle vous nous traînez devant les tribunaux.

Et j'ai le droit de vous dire : « C'est vous qui avez inventé l'obscène ! »





C'est seulement en 1791 que l'on voit apparaître les embryons de la loi sur l'outrage aux mœurs.

Art. 8 & 9. — Ceux qui seraient prévenus d'avoir attenté publiquement à la pudeur des femmes par action déshonnête, par exposition ou vente d'images obscènes, d'avoir favorisé la débauche ou la corruption des jeunes gens, seront condamnés à une amende de 50 à 500 livres et un emprisonnement qui ne pourra excéder *six mois*.



XX° SIÈCLE :

DEUX BEAUX FILMS
SAINS ET EXALTANTS :

LES MAINS SALES
LE SALAIRE DE LA PEUR

EN ALLANT LES VOIR, VOUS VIBREREZ,
VOUS FREMIREZ, VOTRE CŒUR SE
SERRERA D'EMOTION ET VOTRE AME
SERA ANGOISSEE. CES FILMS SONT
TOUT SIMPLEMENT MERVEILLEUX !

LA GUERRE, SES HORRIFIQUES BOMBAR-
DEMENTS, SES CAMPS D'EXTERMINATION
ET DE TORTURES NOUS MANQUENT
SANS DOUTE.

Malgré ce texte fort large, qui exige l'attentat *public* à la pudeur des *femmes*, l'excitation à la débauche ou l'exposition d'images obscènes, la loi fut combattue vivement par Robespierre et par Petion. Le premier déclara que le projet était illogique, que si l'on frappait le dessin, il fallait comprendre l'écrit, mais qu'alors la loi attenterait gravement à la liberté de la presse, ce que l'on ne pouvait envisager ; d'une manière comme de l'autre il ne la voterait pas. Petion s'éleva contre l'équivoque du mot *obscène* et redouta que le juge, laissé à son arbitraire, ne condamnât des œuvres non obscènes mais hautement artistiques.

La loi fut votée à une faible majorité. Nous n'avons pu relever aucune de ses applications.

(Extrait de *L'Outrage aux mœurs*, par Lionel d'Autrec. 1923.)

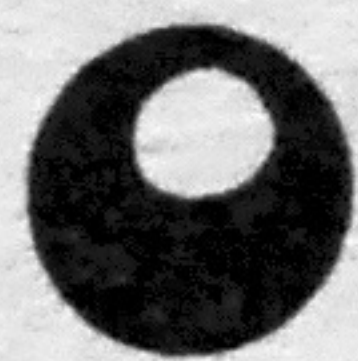
(1) Il ne faut pas confondre le délit d'*outrage aux mœurs*, qui consiste en écrits, chants discours, etc. et le délit d'*outrages publics à la pudeur* qui caractérise les gestes dits obscènes, et l'*attentat aux mœurs* qui n'est autre que le viol sous diverses formes.



DE LA CIVILISATION L'HOMME SORT GANGRENE A FOND...

C'était au moment où nous nous apercevons que de la civilisation l'homme sort gangrené à fond, c'était Adam ressuscité dans le paradis terrestre au milieu des animaux sages et donneurs de bons conseils, un Adam seul dans la nature et sous le regard des Puissances éternelles, un Adam dont rien n'avait perverti l'âme et que les Puissances éternelles pouvaient contempler, satisfaites de l'œuvre ; c'était, sous les traits de Mowgli, l'homme, orgueil de la création, pour la seconde fois jailli, frais comme un lis, du sol ancestral aux floraisons de miracle. Lorsque je lus pour la première fois le *Livre de la Jungle*, il me sembla qu'un sang nouveau circulait dans mes veines, et je baisai de loin la main qui avait écrit ce livre. Comment Rudyard Kipling s'y était-il pris pour dégager du détestable aggloméré dont à la lecture de ce poème on s'aperçoit que notre âme est aujourd'hui recouverte ; comment Rudyard Kipling avait-il fait pour dégager l'âme délicieuse qui n'a reçu que les seuls conseils du loup, de la panthère, de l'ours et du python Kaa, et qui n'effleurera la société d'hommes la plus rudimentaire que pour rentrer dans la jungle au plus vite, meurtrie et ses flertés blessées ? Les avez-vous bien lus, les *Livres de la Jungle* ? En avez-vous saisi, sous le déploiement somptueux des richesses terrestres, sous les beautés de la flore et de la faune indiennes, l'admirable portée ? Avez-vous compris qu'ils arrivaient pour servir à l'homme de redoutable point de comparaison ?

(Extrait de « *Le Chat Maltais* » de Rudyard Kipling. *Mercure de France*.)



NOUS SOMMES INTOXIQUES, NOUS AVONS BESOIN
DE SENSATIONS FORTES ET POIGNANTES.

SACHONS ATTENDRE, PEUT-ETRE QUE LES EVENEMENTS
DE L'AVENIR NOUS COMBLERONT UNE FOIS ENCORE...
UN CONSEIL, CEPENDANT : ALLEZ VOUS DELASSER
AUX SPECTACLES QUE VOUS OFFRE FERNANDEL ; SES
FILMS SONT SANS DOUTE MOINS PROFONDS, MOINS
INTELLECTUELS MAIS COMBIEN PREFERABLES AUX DEUX
PREMIERS POUR VOTRE SANTE PHYSIQUE ET MORALE !

LE NU EN SOI N'EST PLUS IMMORAL

par J. E.

(SUITE ET FIN - VOIR N° 34)

Mais le Tribunal de Toulon, faisant œuvre de précurseur éclairé, en a décidé autrement en rendant le jugement suivant qu'il est indispensable de reproduire ici, étant donné son autorité, sa clarté et sa sagesse, avec cette pointe d'humour indispensable à la situation :

« Attendu qu'il n'est pas douteux que la publicité n'a pas manqué à la déambulation académique de la dame B..., les regards de personnes fréquentant l'île du Levant ayant pu se poser sur son anatomie et la parcourir; **mais attendu, en plus de la publicité, que l'exhibition dont il s'agit devait, pour être condamnable, outrager les bonnes mœurs et révéler une intention réelle manifeste de porter atteinte aux règles de la morale**; or, attendu que les nombreux touristes effectuant le trajet maritime des côtes varoises à l'île du Levant n'ignorent pas, avant de se décider au voyage — brochures, guides, revues largement diffusées, fournissent tous renseignements — qu'une colonie de nudistes y est installée et qu'il y verront les disciples d'Hélios dans le plus simple appareil; **attendu que leur pudeur ne saurait s'offenser d'un tel spectacle que d'aucuns recherchent, s'ils n'y sont pas eux-mêmes participants**; attendu que la dame B..., nudiste, vivant chaque été dans l'île du Levant avec son époux, nudiste comme elle, avait l'habitude de s'y comporter en nudiste; **que la vue de son corps sans voiles, certes, mais aussi sans accompagnement de gestes ou attitudes déplacées, n'a pu, dans l'ambiance nudiste particulière à cette île, porter atteinte à la pudeur publique**; que sa bonne foi demeure entière; attendu, cela étant, qu'il n'y a pas délit au sens de l'article 330 du Code pénal, et que **la relaxe s'impose...** Par ces motifs: relaxe la dame B... du délit d'outrage public à la pudeur à elle reproché. »

La seconde partie du jugement n'offre point d'intérêt pour nous: elle ne retient contre la prévenue qu'une contravention à l'arrêté municipal interdisant le nudisme intégral à l'intérieur du village d'Héliopolis, qu'elle sanctionne par une amende de 100 francs. Cette disposition est sans intérêt, puisque, si notre gymnosophe avait été trouvée en dehors d'Héliopolis, en un point quelconque du territoire public de l'île, elle n'aurait point subi de contravention, sans qu'un délit, toujours, n'eût pu lui être reproché.

Ce jugement pourra désormais être allégué devant tous les tribunaux de France qui auraient à connaître de faits semblables. Certes, ces derniers seront peu nombreux, car, jusqu'à présent, les lieux publics où le nudisme est toléré sont infiniment restreints; mais il n'en reste pas moins qu'une telle décision renferme, dans son principe, toute la justification de notre doctrine, et qu'elle peut être appelée un jour à un grand retentissement: que le Gouvernement reconnaisse aux gymnosophes le droit de s'unir et de travailler en toute liberté à la réhabilitation du corps humain, et leur concède plusieurs points de territoire en vue de leur légitime épanouissement, il sera alors inutile d'enclorre ces lieux de murs ou de fils de fer barbelés; il suffira que les alentours en soient avertis, et ceux qui y pénétreront alors ne pourront pas se plaindre de voir leur pudeur outragée; et si, par aventure, deux gendarmes venaient à dresser un procès-verbal contre une anatomie qu'ils auront sans doute au préalable parcourue avec complaisance, nous pourrons proclamer, avec le Tribunal de Toulon: **« La relaxe s'impose! »**

En attendant, que les habitués de l'île du Levant dressent bien haut leur pavillon: ils viennent de gagner une grande bataille, la dernière devant se jouer devant la Cour d'appel d'Aix où l'affaire a été portée sur recours du Ministère public.

Dans mon article de 1949, je terminais ainsi: « Qu'on laisse en paix le naturiste dont la saine nudité n'offense personne, sur ces rochers, loin de côtes où, seuls, d'autres naturistes sont les témoins de son culte pour le soleil et la vérité! »

Ce sera peut-être demain chose faite.

Nota. - J'ajouterai que c'est là une victoire incontestable qui revient à Kienné de Mongeot. C'est lui qui, le premier publia une revue de nudisme intégral, qui entreprit courageusement une ardente et inlassable campagne en faveur de la réhabilitation du corps humain; lui encore qui fonda le premier club nudiste. Cela il ne faudrait pas l'oublier, car son apostolat, il y a vingt ans, pouvait le conduire en prison.

Parmi Les Livres

LEON MORIN, PRETRE

Roman de Béatrix Beck
(Prix Goncourt 52)

Jamais peut-être ces messieurs prêtres n'ont été à l'honneur dans la littérature française comme ils le sont depuis quelques lustres. Aux lecteurs de « Vivre », nul besoin de présenter l'abbé Chantréaux bien connu d'eux et aussi du grand public. Il est devenu, ce courageux et bon abbé, un gros bonnet de notre vaste mouvement. Mais écoutons les rumeurs du dehors.

Ces rumeurs, qui accompagnent d'ordinaire en fin d'année, les attributions des innombrables prix littéraires qui tombent du ciel comme une manne de plus en plus abondante et capricieuse, ces rumeurs se sont apaisées, bien entendu; toutefois il en reste ça et là quelques échos qu'il peut être instructif et amusant de noter. L'un de ces échos, ai-je besoin d'en faire l'aveu? est celui qui nous jette en passant ces trois mots mystérieux « Léon Morin, prêtre ».

En général, on nous présente un curé, de Tours, ou d'ailleurs, un abbé plus ou moins orthodoxe ou fantaisiste; ici, « Léon Morin, prêtre » semble nous prévenir qu'on va assister à une étude sérieuse et circonstanciée, à une dissection savante d'un monsieur qui se veut avant tout et qui s'affirme prêtre; à moins que, car il faut tout prévoir, cette dénomination, qui nous paraît singulière, ne soit due simplement au fait que l'auteur est d'origine belge. Quoi qu'il en soit, nous ouvrons le livre avec respect, en tremblant un peu.

Or, nous voici jetés tout de go dans une petite ville de France, on ne sait où, sauf que c'est en territoire occupé. En quelle année? Mystère! 39, 40, 44, 45? Les occupants sont, paraît-il, des Italiens, qui sont bientôt remplacés par des Allemands, plus sérieux, et qui semblent avoir pour principale préoccupation de dénicher ou de décerveler les Israélites. Justement, dans le petit groupe de la narratrice, il y a des tas de juifs. Alors, c'est à qui se fera baptiser au plus vite, à qui modifiera son nom trop exotique ou trop voyant, à qui trouvera un asile provisoire chez des voisins ou des amis qui seront des aryens notoires. Petites comédies qui rappellent à ceux qui furent jeunes au temps de l'affaire Dreyfus les mésaventures de Madame Gustave Kahn, d'origine chrétienne, et qui suppliait le grand rabbin de vouloir bien la circoncrire...

La narratrice, elle, ne se pare pas du nom de Béatrix sous lequel son livre est publié; tantôt ses camarades (elle travaille dans un bureau quelconque) la désignent sous le nom de Barny, tantôt sous le nom de Mme Aronvitch, veuve d'un juif polonais (Barny est le titre sous lequel a paru le roman précédant Léon Morin).

Lisez, si vous avez du temps à perdre et si vous vous en sentez le courage, débrouillez ces histoires, ces manigances confuses, décousues, et qui n'offrent pas le moindre intérêt, les cinquante premières pages. Permettez que je vous signale simplement un petit passage d'une drôlerie que je vous laisse le soin de qualifier, mise là, j'imagine, à la page 17, pour faire rigoler le lecteur en train de se momifier.

Barny donc a des camarades de bureau, deux sont pour elle de grandes amies; l'une, Sabine, est la préférée; l'autre, Christine Sangredin, qui est mariée et a une fille, Chantal;

Barny, elle, a aussi une fille, France. Mais arrivons à la page 17.

« Sabine, un jour que les Allemands s'étaient arrêtés pour la regarder, n'eut que le temps, dès qu'ils se furent éloignés, de courir à la salle de bain » d'où nous entendîmes un bruit de chasse d'eau. La colique de mon idole fut une de mes pires déceptions. J'entrai dans un cycle de rêves hideux; le visage altier de Sabine s'approchait; ses lèvres allaient toucher mes lèvres altérées, quand soudain sa face tombait en putréfaction sur la mienne. Ou bien elle défécit devant nous. »

Arrêtons-nous devant ce verbe extravagant pour un Français. L'a-t-elle fait exprès, la Belge Mme Beck? Est-ce une simple distraction? Les verbes en cer, comme nuancer, balancer, prennent à l'imparfait une cédille sous le c pour produire le son balançait, menaçait. Ici, pas de cédille. Donc, il faut lire défécit comme caisson, par exemple. Mais l'infinitif, le verbe défécer n'existe pas chez nous; le verbe français qui a le sens attribué ici à défécer est déféquer, qui se conjugue très régulièrement comme risquer; il fallait donc écrire « déféquait »; quoi de plus naturel? Mais oui, avec un q, madame! Cette lettre, qu'au collège nous appelions discrètement la dix-septième lettre de l'alphabet, est-ce par discrétion que vous l'avez remplacée par un c dépourvu de cédille? Discrétion fâcheuse, et qui, de vous, étonne étrangement, d'autant plus que, dans la circonstance, cette lettre, sous son vrai nom, était doublement indiquée...

Or, un beau jour que Barny s'ennuyait un peu, ou sentait vaguement se réveiller certaines idées de son enfance, a une tentation folle, la tentation d'aller se confesser à un prêtre, elle qui a perdu la foi. Elle entre dans une église, inspecte les trois confessionnaux; celui du curé, elle le rejette tout d'abord, car le curé est sans nul doute un vieillard; restent les deux vicaires, Philippe Demanoir et Léon Morin. C'est Léon Morin qu'elle choisit, au hasard, et elle va s'agenouiller pour attendre son tour. Son tour venu, elle commence par dire: « Monsieur, c'est en ennemie que je viens. »

— Vous croyez? Moi, je ne crois pas. Il y a longtemps que vous ne vous êtes confessée?

— Depuis ma première communion.

— Vous êtes orgueilleuse?

— Oui.

— Est-ce que vous mentez quelquefois?

— Quelquefois.

— Vous faites bien vos devoirs d'état?

— Plus ou moins.

— Maintenant, il faut demander pardon.

— A qui?

— A X, répondit-il gaiement.

— Baissez la tête, que je vous donne l'absolution. Ego te absolvo...

Comme elle allait partir, il lui demanda soudain:

— Vous voulez bien que je vous prête des bouquins?

— Oh! oui...

— Eh bien, venez mercredi à 8 heures et demie; au troisième, la cure est juste en face du cinéma; mon nom est sur la porte: L'abbé Morin (il prononça ces mots, note l'auteur, d'un ton ironique).

Pourquoi? Autre petit mystère, du moins pour un Français.

Ils se retrouvent ainsi très souvent, tantôt au confessionnal, tantôt chez lui.

— Si je continue à vivre en athée, je suis fichue.

— Mais non, vous n'êtes pas fichue, même si vous continuez à vivre en athée.

— Pourtant, hors de l'Eglise, pas de salut.

— C'est vrai. Mais il y a l'Eglise visible, et l'Eglise invisible. L'Eglise invisible, c'est l'humanité de bonne volonté. Et à celle-là vous appartenez, je le sais. »

A quoi vont aboutir ces entretiens tantôt si graves et émouvants, tantôt ces discussions qui sont parfois des gamineries de collégiens? On n'ose pas prévoir, on a peur de deviner. Soudain, à la page 203, une autre hallucination:

« J'étais couchée, mais je ne dormais pas. Morin montait l'escalier, portant et traînant de grands draps de lit très blancs. La porte de ma chambre s'ouvrit et Morin parut. Poussant des clameurs de joie, je tendis les bras vers lui. Enfin, criai-je, tu es venu! Je l'aïdai à arracher sa soutane. Nous nous possédâmes; j'atteignis le parfait bonheur et m'éveillai. France dormait avec abandon, entre le mur et moi. »

Et Barny se pose cette question: « Le Christ rêvait-il? Quels pouvaient être ses rêves? »

A quelques jours de là, Morin est chez Barny où, très sérieusement, armé d'une hachette, il débite des morceaux de bois.

« Si vous étiez un pasteur protestant, vous m'épouseriez? demandai-je soudain d'une voix gutturale.

— Bien sûr! s'écria-t-il.

— Si vous n'étiez pas prêtre, me prendriez-vous pour femme?

— Oui, répondit-il d'un ton bref.

« Il leva le bras, sa manche noire retomba, découvrant une manche de chemise bleue, laïque. Tout est possible, pensai-je. Mon bras se détendit vers Morin, je l'appelai: « Viens! »

« Il se rejeta en arrière; en trois enjambées, il fut devant la porte.

— Vous n'allez plus venir, fis-je sur le ton de la consternation.

— Bien sûr que si, pourquoi pas? répondit-il avec entrain. Ne plus discuter de l'hypostase avec vous, ça me manquerait. Mais il va falloir que vous alliez vous confesser.

— Non, pas possible, à moins que j'aïlle me confesser à vous.

— Entendu, je vous attendrai.

« Elle y va. Il l'entend, il l'absout. »

Hélas! si j'ose dire, deux jours après, Morin est nommé curé d'un petit patelin perdu au milieu de villages sans pasteur; il sera curé-missionnaire.

« Au revoir! dit-il à Barny, en éclatant de rire. »

H. DUHAMEL.

EROS ou LA SEXUALITE AFFRANCHEE par René Guyon

Editions La Porte Large

Un excellent ouvrage profondément pensé.

On écrit énormément de nos jours sur la question sexuelle, ce qui permet de dire beaucoup de sottises, peu de gens étant véritablement qualifiés pour en parler. Il faut, pour ce faire, être capable de s'élever très haut, d'oublier l'éducation — atavique — reçue et de faire litière des préjugés. Il faut aussi être doué d'une

LEON MORIN, PRETRE

Roman de Béatrix Beck
(Prix Goncourt 52)

Jamais peut-être ces messieurs prêtres n'ont été à l'honneur dans la littérature française comme ils le sont depuis quelques lustres. Aux lecteurs de « Vivre », nul besoin de présenter l'abbé Chantréaux bien connu d'eux et aussi du grand public. Il est devenu, ce courageux et bon abbé, un gros bonnet de notre vaste mouvement. Mais écoutons les rumeurs du dehors.

Ces rumeurs, qui accompagnent d'ordinaire en fin d'année, les attributions des innombrables prix littéraires qui tombent du ciel comme une manne de plus en plus abondante et capricieuse, ces rumeurs se sont apaisées, bien entendu; toutefois il en reste çà et là quelques échos qu'il peut être instructif et amusant de noter. L'un de ces échos, ai-je besoin d'en faire l'aveu? est celui qui nous jette en passant ces trois mots mystérieux « Léon Morin, prêtre ».

En général, on nous présente un curé, de Tours, ou d'ailleurs, un abbé plus ou moins orthodoxe ou fantaisiste; ici, « Léon Morin, prêtre » semble nous prévenir qu'on va assister à une étude sérieuse et circonstanciée, à une dissection savante d'un monsieur qui se veut avant tout et qui s'affirme prêtre; à moins que, car il faut tout prévoir, cette dénomination, qui nous paraît singulière, ne soit due simplement au fait que l'auteur est d'origine belge. Quoi qu'il en soit, nous ouvrons le livre avec respect, en tremblant un peu.

Or, nous voici jetés tout de go dans une petite ville de France, on ne sait où, sauf que c'est en territoire occupé. En quelle année? Mystère! 39, 40, 44, 45? Les occupants sont, paraît-il, des Italiens, qui sont bientôt remplacés par des Allemands, plus sérieux, et qui semblent avoir pour principale préoccupation de dénicher ou de décerveler les Israélites. Justement, dans le petit groupe de la narratrice, il y a des tas de juifs. Alors, c'est à qui se fera baptiser au plus vite, à qui modifiera son nom trop exotique ou trop voyant, à qui trouvera un asile provisoire chez des voisins ou des amis qui seront des aryens notoires. Petites comédies qui rappellent à ceux qui furent jeunes au temps de l'affaire Dreyfus les mésaventures de Madame Gustave Kahn, d'origine chrétienne, et qui suppliait le grand rabbin de vouloir bien la circoncrire...

La narratrice, elle, ne se pare pas du nom de Béatrix sous lequel son livre est publié; tantôt ses camarades (elle travaille dans un bureau quelconque) la désignent sous le nom de Barny, tantôt sous le nom de Mme Aronovitch, veuve d'un juif polonais (Barny est le titre sous lequel a paru le roman précédant Léon Morin).

Lisez, si vous avez du temps à perdre et si vous vous en sentez le courage, débrouillez ces histoires, ces manigances confuses, décousues, et qui n'offrent pas le moindre intérêt, les cinquante premières pages. Permettez que je vous signale simplement un petit passage d'une drôlerie que je vous laisse le soin de qualifier, mise là, j'imagine, à la page 17, pour faire rigoler le lecteur en train de se momifier.

Barny donc a des camarades de bureau, deux sont pour elle de grandes amies; l'une, Sabine, est la préférée; l'autre, Christine Sangredin, qui est mariée et a une fille, Chantal;

Barny, elle, a aussi une fille, France. Mais arrivons à la page 17.

« Sabine, un jour que les Allemands s'étaient arrêtés pour la regarder, n'eut que le temps, dès qu'ils se furent éloignés, de courir à la salle de bain « d'où nous entendîmes un bruit de chasse d'eau. La colique de mon idole fut une de mes pires déceptions. J'entrai dans un cycle de rêves hideux; le visage altier de Sabine s'approchait; ses lèvres allaient toucher mes lèvres altérées, quand soudain sa face tombait en putréfaction sur la mienne. Ou bien elle défécait devant nous. »

Arrêtons-nous devant ce verbe extravagant pour un Français. L'a-t-elle fait exprès, la Belge Mme Beck? Est-ce une simple distraction? Les verbes en cer, comme nuancer, balancer, prennent à l'imparfait une cédille sous le c pour produire le son balançait, menaçait. Ici, pas de cédille. Donc, il faut lire défécait comme caisson, par exemple. Mais l'infinitif, le verbe défécer n'existe pas chez nous; le verbe français qui a le sens attribué ici à défécer est déféquer, qui se conjugue très régulièrement comme risquer; il fallait donc écrire « déféquait »; quoi de plus naturel? Mais oui, avec un q, madame! Cette lettre, qu'au collège nous appelions discrètement la dix-septième lettre de l'alphabet, est-ce par discrétion que vous l'avez remplacée par un c dépourvu de cédille? Discrétion fâcheuse, et qui, de vous, étonne étrangement, d'autant plus que, dans la circonstance, cette lettre, sous son vrai nom, était doublement indiquée...

Or, un beau jour que Barny s'ennuyait un peu, ou sentait vaguement se réveiller certaines idées de son enfance, a une tentation folle, la tentation d'aller se confesser à un prêtre, elle qui a perdu la foi. Elle entre dans une église, inspecte les trois confessionnaux; celui du curé, elle le rejette tout d'abord, car le curé est sans nul doute un vieillard; restent les deux vicaires, Philippe Demanoir et Léon Morin. C'est Léon Morin qu'elle choisit, au hasard, et elle va s'agenouiller pour attendre son tour. Son tour venu, elle commence par dire: « Monsieur, c'est en ennemie que je viens. »

— Vous croyez? Moi, je ne crois pas. Il y a longtemps que vous ne vous êtes confessée?

— Depuis ma première communion.

— Vous êtes orgueilleuse?

— Oui.

— Est-ce que vous mentez quelquefois?

— Quelquefois.

— Vous faites bien vos devoirs d'état?

— Plus ou moins.

— Maintenant, il faut demander pardon.

— A qui?

— A X, répondit-il gaîment.

— Baissez la tête, que je vous donne l'absolution. Ego te absolvo...

Comme elle allait partir, il lui demanda soudain:

— Vous voulez bien que je vous prête des bouquins?

— Oh! oui...

— Eh bien, venez mercredi à 8 heures et demie; au troisième, la cure est juste en face du cinéma; mon nom est sur la porte: L'abbé Morin (il prononça ces mots, note l'auteur, d'un ton ironique).

Pourquoi? Autre petit mystère, du moins pour un Français.

Ils se retrouvent ainsi très souvent, tantôt au confessionnal, tantôt chez lui.

une fille, France. Mais

que les Allemands s'étaient
der, n'eut que le temps,
éloignés, de courir à la
nous entendîmes un bruit
colique de mon idole fut
ceptions. J'entrai dans un
ux; le visage altier de
ses lèvres allaient toucher
quand soudain sa face
n sur la mienne. Ou bien
nous. »

nt ce verbe extravagant
a-t-elle fait exprès, la
ce une simple distraction?
comme nuancer, balancer,
une cédille sous le c pour
çait, menaçait. Ici, pas de
re défécit comme caisson,
infinif, le verbe défécer
us; le verbe français qui
i à défécer est déféquer,
régulièrement comme ris-
écrire « déféquait »; quoi
s oui, avec un q, mada-
u collègue nous appelions
ième lettre de l'alphabet,
ue vous l'avez remplacée
de cédille? Discrétion fâ-
vous, étonne étrangement,
ans la circonstance, cette
nom, était doublement

que Barny s'ennuyait un
quement se réveiller cer-
enfance, a une tentation
aller se confesser à un
du la foi. Elle entre dans
les trois confessionnaux;
e rejette tout d'abord, car
doute un vieillard; restent
Philippe Demanoir et Léon
Morin qu'elle choisit, au
agenouiller pour attendre
u, elle commence par dire:
ennemie que je viens. »
moi, je ne crois pas. Il y
s ne vous êtes confessée?
ière communion.
eilleuse?

mentez quelquefois?

vos devoirs d'état?

ut demander pardon.

gaîment.

que je vous donne l'abso-

partir, il lui demanda

n que je vous prête des

mercredi à 8 heures et
la cure est juste en face
est sur la porte: L'abbé
s mots, note l'auteur, d'un

— Si je continue à vivre en athée, je suis
fichue.

— Mais non, vous n'êtes pas fichue, même
si vous continuez à vivre en athée.

— Pourtant, hors de l'Eglise, pas de salut.

— C'est vrai. Mais il y a l'Eglise visible, et
l'Eglise invisible. L'Eglise invisible, c'est l'humani-
té de bonne volonté. Et à celle-là vous
appartenez, je le sais. »

A quoi vont aboutir ces entretiens tantôt
si graves et émouvants, tantôt ces discussions
qui sont parfois des gamineries de collégiens?
On n'ose pas prévoir, on a peur de deviner.
Soudain, à la page 203, une autre hallucination:

« J'étais couchée, mais je ne dormais pas.
Morin montait l'escalier, portant et traînant de
grands draps de lit très blancs. La porte de
ma chambre s'ouvrit et Morin parut. Poussant
des clameurs de joie, je tendis les bras vers
lui. Enfin, criai-je, tu es venu! Je l'aidai à
arracher sa soutane. Nous nous possédâmes;
j'atteignis le parfait bonheur et m'éveillai. France
dormait avec abandon, entre le mur et moi. »

Et Barny se pose cette question: « Le
Christ rêvait-il? Quels pouvaient être ses rêves? »

A quelques jours de là, Morin est chez
Barny où, très sérieusement, armé d'une hachette,
il débite des morceaux de bois.

« Si vous étiez un pasteur protestant, vous
m'épouseriez? demandai-je soudain d'une voix
gutturale.

— Bien sûr! s'écria-t-il.

— Si vous n'étiez pas prêtre, me prendriez-
vous pour femme?

— Oui, répondit-il d'un ton bref.

« Il leva le bras, sa manche noire retomba,
découvrant une manche de chemise bleue,
laïque. Tout est possible, pensai-je. Mon bras
se détendit vers Morin, je l'appelai: « Viens! »

« Il se rejeta en arrière; en trois enjambées,
il fut devant la porte.

— Vous n'allez plus venir, fis-je sur le ton
de la consternation.

— Bien sûr que si, pourquoi pas? répondit-il
avec entrain. Ne plus discuter de l'hypostase
avec vous, ça me manquerait. Mais il va falloir
que vous alliez vous confesser.

— Non, pas possible, à moins que j'aie me
confesser à vous.

— Entendu, je vous attendrai.

« Elle y va. Il l'entend, il l'absout. »

Hélas! si j'ose dire, deux jours après, Morin
est nommé curé d'un petit patelin perdu au
milieu de villages sans pasteur; il sera curé-
missionnaire.

« Au revoir! dit-il à Barny, en éclatant de
rire. »

H. DUHAMEL.



EROS ou LA SEXUALITE AFFRANCHIE par René Guyon

Editions La Porte Large

Un excellent ouvrage profondément pensé.

On écrit énormément de nos jours sur la ques-
tion sexuelle, ce qui permet de dire beaucoup

LES PEUPLES NUS

par Max-Paul Fouchet

Editions Corr ea, Paris. Prix : 630 fr.

L'auteur est un écrivain doué d'un subtil talent mis au service de rares qualités d'observateur. Ses relations de voyages sont prenantes comme un beau roman. Il est, de plus, un penseur incontestable. C'est ce qui frappe dès les premières pages.

L'avion ? « Un moyen de « gagner du temps », de la même détestable espèce que son frère, le moyen de « gagner de l'argent » déclare Max-Pol Fouchet. Gagner du temps et de l'argent, n'est-ce point là le soucis primordial de l'homme « civilisé » de notre siècle ?

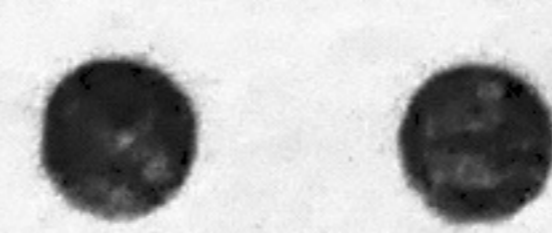
« J'ai voyagé pour savoir si toute « innocence » avait disparu de la terre, s'il existait encore des hommes indemnes de la hantise du jugement et de la faute, et ne vivant pas à l'intérieur d'un tribunal semblable à celui que nous, blancs, avons installé en permanence. »

Entre la vie primitive des peuples nus et le vie compliquée et absurde des civilisés-robots que nous sommes, pourrait sans doute se replacer la lumineuse civilisation grecque faite d'harmonie, d'équilibre et de beauté.

Nous l'admirons encore intensément, cette civilisation, sans avoir, hélas ! ni le goût ni le désir de la prendre pour modèle et de la recrer.

Ces cahiers, publiés sur un luxueux papier, sont admirablement présentés et rédigés

Chaque numéro contient : la chronique mensuelle de l'activité bibliophile ; une étude consacrée à un illustrateur du livre ; une œuvre de cet artiste reproduite en hors-texte ; le courrier des abonnés : Offres et demandes. Calendrier des ventes. Catalogues. Pronostics. Gazette des ventes, etc.



L'ENIGME DU MANNEKEN-PIS

par Marc Lanval

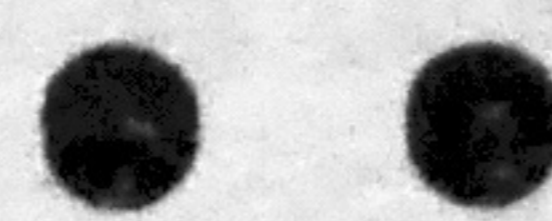
L'origine de la célèbre fontaine du Manneken-Pis à Bruxelles est restée obscure et mystérieuse. De tous temps elle intrigua les historiens qui, dans les archives et les documents, ne trouvèrent trace que de légendes et de contes de bonne femme. Il a fallu l'initiative hardie d'un grand éditeur new-yorkais pour charger un spécialiste belge des sciences psychologiques et sociales de reprendre les recherches sur des bases nouvelles.

Ces travaux de reconstruction de la pensée et du comportement psycho-social médiéval brabançon ont permis au professeur Marc Lanval de présenter une hypothèse nouvelle, solution élégante et probablement irréfutable du problème de l'origine des trois fontaines bruxelloises les mieux connues : les Satures, les Pucelles et le Manneken-Pis.

Ce captivant récit fut d'abord publié en anglais dans le magazine américain « Sexology ». Il est maintenant présenté en français avec des illustrations en couleurs de Frans Sterckx, en une luxueuse plaquette 14X19, avec notes et sources.

Les Editions du Laurier.

Une plaquette 14X19 illustrée en couleurs sur beau papier d'édition : 202 fr. ; franco 242 fr.



NUS D'AUTREFOIS

1850-1900

par François Saint-Julien et Marcel Bovis

Ouvrage de haute curiosité et de conception originale. Voici, conservés par le miracle de la photographie, une sélection des nus les plus beaux ou les plus caractéristiques d'un demi-

Page vingt-huit: Peinture de Jean-Etienne Mondinau. Ce tableau doit assez bien représenter un centre de nudisme intégral tel que se l'imaginent les adversaires de la gymnosophie.

Page vingt-neuf, à droite : Au Sparta-Club. Les gymnosophes ne restent inactifs que pour les bains de soleil. Ils pratiquent tous les exercices corporels qui améliorent leur musculature et leur santé.

En bas : Jeune et candide adolescente qui semble désespérée de ne pouvoir franchir les fils de fer barbelés.

